

Groupe lectures : jeudi 20 novembre

MARC DUGAIN

Marc DUGAIN est né le 3-05-57 au Sénégal. Ses parents étaient coopérants (ingénieur et magistrat consulaire) dans ce pays n'ayant pas encore accédé à l'indépendance qui ne sera effective qu'en 1960.

Il a 7ans quand la famille rentre en France.

Il a un parcours scolaire exemplaire, diplômé de Sciences Po Grenoble.

Son parcours professionnel est également une réussite : il est successivement commissaire aux comptes, chef d'entreprise, PDG d'une compagnie d'aviation, Protéus, dont il est le propriétaire, et qu'il revendra à Air France.

Il a 41 ans, il s'ennuie. Pour s'en sortir, il lui faut l'écriture et une urgence : la mort imminente de sa grand-mère de 95 ans, fille d'un tailleur juif de Varsovie. Elle est l'épouse d'un homme sans visage, une « **gueule cassée** » de la guerre de 14. Marc se souvient qu'étant enfant, il accompagnait fréquemment son grand-père à la maison des « gueules cassées » de Moussy-le-Vieux, château qui accueillait les soldats mutilés du visage.

En 1998, le PDG Marc Dugain oublie ses avions, ses bilans, ses dossiers et, en 15 jours, il rédige **La chambre des officiers**, court récit inspiré de l'histoire du grand-père condamné à supporter au-dessous des yeux une masse informe, rafistolée du nez au menton. L'écrivain confie à une journaliste du Magazine Littéraire :

« Je suis rentré dans la guerre de 14 par mon enfance, avec la vision de mon grand-père défiguré. Ça s'est développé tout doucement, comme une névrose. Je regardais les visages, les monuments aux morts, en pensant : quelle tuerie ! Comment peut-on survivre à tant d'horreurs ? La guerre de 14 m'a traumatisé à cause de ce décalage entre les valeurs de notre temps et tous ces gens défigurés. Un jour d'hiver, je regardais ma grand-mère qui déclinait et j'ai pensé : quel courage elle a eu d'épouser un homme comme ça ! »

La grand-mère est épatée par le récit, découvrant dans cette épopée à huis-clos, dans l'enfer d'une chambre au Val-de Grâce où végètent les estropiés revenus du front, une vérité de son mari qu'elle n'avait jamais su formuler. Elle lit le manuscrit et s'éteint, sans connaître l'extraordinaire succès du livre : des centaines de milliers d'exemplaires, dix-huit prix littéraires, une vingtaine de traductions, un film présenté à Cannes et primé par deux oscars, l'honneur d'être mis au programme des collèges... Marc Dugain peut quitter le monde des affaires, « avec suffisamment d'argent pour avoir un peu de visibilité » dit-il, et il décide, à 43 ans, de commencer enfin sa vraie vie .

La Chambre des officiers : (Ed J Cl Lattès 1999 puis Ed Pocket.)

Prix des libraires, Prix des Deux Magots, Prix Roger Nimier - entre autres.

"La guerre de 14, je ne l'ai pas connue. Je veux dire, la tranchée boueuse, l'humidité qui traverse les os, les gros rats noirs au pelage d'hiver qui se faufilent entre les débris informes, les odeurs mélangées de tabac gris et d'excréments mal enterrés, avec, pour couvrir le tout, un ciel métallique uniforme qui se déverse à intervalles réguliers comme si Dieu n'en finissait plus de

*s'acharner sur le simple soldat.
C'est cette guerre-là que je n'ai pas connue."*

Marc Dugain dans ce premier roman très remarqué rend un magnifique hommage aux soldats dit "les gueules cassées".

Adrien F., jeune lieutenant dans le génie voit se terminer dès les premiers jours, cette boucherie ignoble que fut la première guerre mondiale, un éclat d'obus lui arrachant la partie inférieure du visage. Rapatrié sur l'hôpital militaire du Val de Grâce, il va devoir livrer une autre bataille tout aussi éprouvante et terrible, redonné à un sens à sa vie. Entre greffes, soins, Adrien se bat entre désespoir et courage. Un formidable plaidoyer pour la reconnaissance de la différence, Une leçon d'amitié (avec ces compagnons de douleurs Pierre, Henri) qui vous serre la gorge, une leçon aussi d'hommes qui malgré l'insupportable retrouvent goût à la vie.

D'une écriture sobre, juste, tout en retenue, Marc Dugain écrit un roman en tout point remarquable.

De cette épopée dramatique, émouvante, mais drôle aussi parfois, on retiendra que des blessures naît aussi la grâce...

Son souhait était de réaliser des films : c'est ce que fera **F Dupeyron** avec ce livre. Le film est servi par E Caravacca, A Dussollier et Sabine Azéma, entre autres.

En 2000, il publie « *Campagne anglaise* : »(Ed J Cl Lattès)

Qu'est-ce qui conduit Harold Delemere, séduisant quadragénaire anglais, à louer les services de la belle Julia, une prostituée argentine de l'avenue Foch ? Quel mystère dissimule cette jeune femme ? Et pourquoi cet " arrangement " où il n'est nullement question de plaisir vénal ? De Londres à Buenos Aires en passant par l'Ecosse, *Campagne anglaise* relate avec finesse la rencontre de deux êtres, de deux solitudes qu'en apparence tout sépare mais qui, l'un comme l'autre, se sont interdit le bonheur. Dans ce roman où perce toute la fragilité de l'homme et de ses sentiments, Marc Dugain nous dit comment l'amour et l'amitié peuvent sauver.

Marc Dugain trace les destins croisés des quatre personnages. Il y analyse la solitude et la quête amoureuse d'un homme d'affaires anglais.

En 2002, il écrit un nouveau roman, inspiré par l'histoire de son oncle, résistant pendant la deuxième guerre mondiale, *Heureux comme dieu en France*, devise utilisée par les Allemands.

Décrété mort par son père, la veille de ses vingt ans. Mort pour la cause, la bonne, mort pour la France. Voilà un drôle d'anniversaire, en cette année 1940. Elevé dans une modeste famille de la banlieue parisienne, au bord de l'hippodrome de Champigny et dans les murs d'une maison en meulière, entre une mère employée aux chemins de fer et un père communiste, représentant en vins, le narrateur est rapidement plongé dans les travers de la Seconde Guerre mondiale, expédié dans la Résistance par son père qui le fait d'abord passer pour la victime d'une méningite fulgurante pour mieux le faire disparaître. L'apprentissage s'accomplit à coups de petits braquages qui doivent financer les réseaux "clandestins", avant de basculer dans le meurtre, de sang-froid, les interventions décisives. De quoi entrer dans la cour des grands, des adultes. De quoi en revenir aussi. Itinéraire d'un homme, vrai ou faux héros (peu importe), "Heureux comme en Dieu en France" décline un certain pessimisme, celui nourri par une guerre, par le sale boulot

pour précisément en sortir. De l'Occupation aux années 60, ce ne sont pas les salauds qui manquent croisant la route de ce jeune personnage, ni l'injustice, ni les figures illuminant de leur droiture une existence d'emblée marquée par la déception des hommes.

En 2005, ce sera « *la malédiction d'Edgar* » : (Ed Gallimard)

Cinq décennies ou presque à la tête des renseignements, forcément ça en fait des révélations à faire. Et cela devient carrément passionnant quand elles le sont de Clyde Tolson l'amant de John **Edgar Hoover**, patron intraitable du FBI. L'assassinat des Kennedy, de Martin Luther King, la guerre sans merci contre le communisme, les liens avec le milieu mafieux, les manipulations, les trahisons, la soif de pouvoir, le portrait est glaçant. Un homme en proie à ses démons, prêt à tout pour garder les ficelles du pouvoir. le lien indéfectible entre les deux hommes est très bien rendu. On est bien loin du rêve américain.

Dugain mène son récit avec une maîtrise impressionnante, difficile de lâcher son roman tant son talent de narrateur fait merveille.

Cet ouvrage qui sera également un succès de librairie. C'est une extraordinaire évocation des mythes et mensonges américains. Cet organisme de renseignements étant relayé, aujourd'hui, beaucoup plus efficacement par l'espionnage informatique des réseaux sociaux du monde entier, dénoncé par Edward Snowden et nommé « Big Data » ou « La nouvelle mémoire du monde ».

Puis, en **2007**, il signe « *Une exécution ordinaire* », (Ed Gallimard. Réédité en 2010)

Un nouveau roman consacré à l'histoire de l'URSS puis de la Russie.

La première partie évoque le système de deshumanisation de la politique stalinienne. Celle-ci a fait l'objet d'un film dont il a écrit le scénario, interprété par les acteurs André Dussolier , Edouard Baer et Marina Hands .

La deuxième partie du roman est consacrée à la tragédie du sous-marin russe Kursk, narration réaliste révélant le profond mépris pour la vie manifesté par les gardiens paranoïaques de l'empire russe ;(citer le 1 du 16-04-2014).

L'histoire se déroule pendant l'époque de l'URSS (sous Staline) et après la chute du monde soviétique (sous Poutine). le destin d'une famille - *la famille Altman* - qui se mêle sans le vouloir et sans le provoquer aux hautes autorités de l'État. Au départ, les drames des arrestations dans la Russie Soviétique, ensuite le naufrage du sous-marin dans la mer Baltique, loin de tout, isolé. Ce roman est une fiction, Poutine (on apprend, dans la première partie, la naissance d'un petit Vladimir, aux yeux bien bleus. On aura de ses nouvelles, par petites touches au long du livre) n'est pas désigné comme tel, mais le naufrage du sous-marin ayant, malheureusement, bien eu lieu, et la description faite par l'auteur est évidente font clairement apparaitre le chef d'État, ex-membre du KGB.

Ce livre n'est pas fait pour être gai. Il n'enchanté pas, mais il pose des vraies questions, amène des vérités cachées. Et elles sont assourdissantes. Que s'est-il vraiment passé? Pourquoi ces réactions?

On retrouve des situations de dépression dans un nouvel ouvrage de **2008** : « *En bas les nuages* » (Ed Flammarion)

« 7 destins d'hommes perdus »

7 nouvelles, 7 vies, 7 destins d'hommes d'aujourd'hui, 7 réflexions sur l'existence, 7 hommes, chacun relié par les mêmes doutes, la même solitude, le même souhait de retrait du monde. Des hommes qui surnagent et qui ne s'impliquent pas. Des hommes égoïstes, hypocrites, seuls, sans enfants (sauf dans la dernière nouvelle mais les enfants sont grands et ils sont partis faire leur vie et dans la deuxième nouvelle, l'homme a un enfant mais s'en désintéresse totalement).

Des hommes cyniques, désabusés, voire paumés mais avec des ego disproportionnés. Des hommes qui ne paraissent pas très sympathiques sans être pour autant méchants. D'où peut être l'explication du titre « En bas les nuages ». Comme si des nuages étaient tombés sur ces hommes ? Comme s'ils naviguaient dans une espèce de brouillard permanent ? Ils n'ont pas d'horizons intéressants. Et lorsqu'ils en ont un. Celui ci se brise

Puis viennent, en **2010**, « *l'insomnie des étoiles* », (Ed Gallimard.

Prix du roman historique des Rendez-vous de l'Histoire de Blois 2011.

Le décor de son roman: un coin d'Allemagne occupé par des Français à la fin de la dernière guerre... Dugain sent, et restitue comme personne, ces ambiances de boue, de casernes glacées, de ruines encore fumantes. Il les évoque toujours avec une prose minérale et retenue.

Ici, un officier découvre donc, abandonnée, une jeune fille sauvage et affamée. Auprès d'elle, le corps calciné d'un inconnu.

C'est le point de départ d'une enquête qui, par cercles concentriques et diaboliques, va s'élargir jusqu'à atteindre, à travers secrets et lâchetés, la zone innommable où le mal, précisément, plonge ses racines avides. L'officier est las et lucide. C'est un guerrier qui ne hait pas ses ennemis. Et qui ne nourrit guère d'illusions sur la justice des siens. Il voudrait, sans plus, comprendre - réparer ? - ce que la folie de l'époque a si bien accompli. La jeune fille l'y aidera, pendant que le pire rôle alentour et diffuse des relents méphitiques qui imprègnent la terre, les arbres, l'air, la mémoire.

2012, « *Avenue des géants* », (Ed Gallimard.)

Roman inspiré par le personnage de Edmund Kemper, tueur en série américain des années 1960-1970.

Voici la critique et la présentation de *Télérama* (12 mai 2012)

Il n'est peut-être pas de question plus consubstantielle à la littérature que celle du mal. Et c'est avec elle que se collette de front, avec une résolution impressionnante, Marc Dugain dans *Avenue des Géants*. Al Kenner est-il le mal incarné ? Adolescent perclus d'angoisse, doté d'un corps démesuré qu'il ne sait comment habiter et d'un QI de génie dont il ne sait davantage que faire, moins élevé qu'abandonné à lui-même par un père démissionnaire et une mère maltraitante, il a 15

ans lorsqu'il tue ses grands-parents à coups de carabine. Interné, déclaré guéri cinq ans plus tard par la psychiatrie, il semble réintégrer la société des hommes — devenant en fait un tueur en série déterminé, incapable d'empathie, que calmera ultimement le meurtre atroce de sa mère.

Ce sont les confessions troublantes de ce personnage que nous donne à lire Marc Dugain. Et peut importe qu'il se soit inspiré, pour les écrire, du destin bien réel de l'Américain Edmund Kemper, aujourd'hui encore incarcéré. Ce qui frappe, dans ce roman, c'est la cohérence et la complexité infinie du personnage, dont les pensées conduisent la narration implacable. Ce qui saisit et étire durablement, ce sont les abîmes d'ambiguïté, d'humanité chancelante que Dugain parvient à creuser derrière le récit de cette destinée — avec, en toile de fond, l'Amérique basculant dans les années 1970, admirablement reconstituée.

A propos de son dernier roman, « l' *Emprise* » édité en 2014 (Ed Gallimard) il déclare :

Présentation et critique Téléràma . 29 avril 2014.

Non, toute ressemblance avec des personnes existantes ou des événements avérés n'est certainement pas ici complètement fortuite... L'effet de réel est même saisissant, dès les premières pages et tout au long de *L'Emprise*, le nouveau et captivant roman de Marc Dugain. Mais entendons-nous bien : le réel dans lequel le romancier s'immerge ici ne se réduit jamais à l'élémentaire transformation de faits d'actualité en éléments de fiction. *L'Emprise* n'est en aucun cas un roman à clés, mais bel et bien un tableau réaliste, informé et strictement lucide du pouvoir tel qu'il s'incarne et s'exerce aujourd'hui dans un pays tel que la France. Un roman politique passionnant, construit comme un thriller ou une série télévisée parmi les meilleures, poignant comme un drame, sous-tendu par une réflexion cinglante sur l'état de la démocratie, et que le désenchantement de son auteur teinte d'une vraie mélancolie.

Gravitant autour des sphères parfaitement enchevêtrées du politique, de l'économie et du renseignement, *L'Emprise* met en scène de nombreux personnages : deux leaders rivaux d'un même parti briguant l'un et l'autre l'investiture à la prochaine élection présidentielle, le président du directoire d'un groupe industriel du secteur de l'énergie, son prédécesseur évincé, le responsable de la Direction centrale du renseignement intérieur (DCRI) et, autour de ceux-là, des conseillers, des collaborateurs, des avocats, mais aussi des conjoints, des maîtresses et des amants, des familles... C'est le lacis ténébreux des liens existant entre tous ces protagonistes, cet étau qui les enserre et en broiera certains, que le roman s'emploie à mettre au jour. L'intelligence et le talent éclatant de Marc Dugain consistent, dans cette entreprise de révélation, à se refuser d'user de la caricature ou du manichéisme, à creuser et à complexifier la psychologie de ses personnages, à sonder leurs consciences, où l'ambition, l'appétit de pouvoir et d'argent, le goût pervers de la manipulation n'ont pas forcément pris toute la place, où la libido triomphante n'a pas évacué les interrogations morales. Le romancier en choisit même certains, tels que Lorraine, l'agente de la DCRI, le candidat Philippe Launay..., auxquels il est loisible de s'attacher durablement. Cela tombe bien, car il semble que Marc Dugain pourrait donner une suite à *L'Emprise* - on l'espère

« Tous les coups bas sont permis. Ecouter, infiltrer, espionner pour mieux manipuler : tout est là. et seul un romancier peut dépeindre en détail ce monde du renseignement sans être entravé dans sa curiosité investigatrice par la sûreté de l'Etat ou le secret-défense »

Il a une certitude : il y a toujours une vérité cachée derrière la vérité avancée.

Ce roman lui a valu le prix du Roman-News, le 3 juin 2014. Ce prix récompense une œuvre de fiction francophone qui s'inspire de l'actualité et la traite comme un roman, la référence littéraire étant Sang froid, le roman de Truman Capote.

Ce prix, créé en 2011 et présidé cette année par Matthias Enard, est doté de 3000€ et le lauréat de l'année sera le président du prochain jury.

Tous ses ouvrages explorent des mondes compliqués avec un art du détail exact et un sens de la narration. C'est un conteur chevronné : il lui suffit d'une trentaine de pages pour fixer un lieu, camper un personnage, rendre une atmosphère. Il écrit à n'en plus finir : des biographies, des scénarios, des mises en scène de pièces de théâtre. A l'occasion de son livre : une exécution ordinaire, il a visité Mourmansk, la morgue de Moscou où ont été autopsiés les restes des marins du Koursk, a vécu quatre jours à bord d'un sous-marin nucléaire au large de Toulon. Il met des mois à se documenter, note tout dans des carnets qui ne le quittent jamais, puis rédige sans s'arrêter, jour et nuit. Il explore ainsi l'Amérique des Kennedy avec Edward Hoover ou la Russie de Poutine, ancrée dans URSS de Staline, métaphorisée par le naufrage du Koursk.

On ne sort pas indemne des romans de Dugain.

Mais tout de même, on peut suivre un fil rouge, dans le désordre apparent de cette œuvre : Il s'agit de l'idée d'enfermement : physique, dans la chambre des officiers, dans la cabine sans oxygène du sous-marin, dans la chambre de Staline, dans les fichiers du FBI, mais aussi enfermement psychologique dans la schizophrénie du tueur en série et dans la dépression et le mal de vivre des héros de campagne anglaise et des nouvelles d'en bas les nuages.

Avant son premier roman, il n'avait jamais écrit, sauf un bon millier de lettres à son amie d'enfance, Fred Vargas, « sa sœur de lait »

Il écrit sans relâche, vit à Paris et Casablanca où réside sa compagne marocaine et son troisième enfant.

Il n'aspire qu'à de grands espaces vides, et, dès qu'il le peut, se réfugie en Dordogne, avec ses chevaux et Fred Vargas où ils inventent tous deux des histoires.

Ceci démontre à la fois un puissant ancrage dans le concret et une formidable capacité de rêver.

Pour être complet, il faut signaler son **travail théâtral** :

Il présente sa première mise en scène au Théâtre de l'Atelier à Paris en 2011 de la nouvelle ***Une banale histoire*** d'Anton Tchekhov, qu'il a lui-même adaptée pour le théâtre. Avec Jean-Pierre Darroussin dans le rôle principal, mais également Alice Carel et Michel Bompail, il fait preuve d'une fidélité indéniable à l'œuvre de Tchekhov et il l'adapte avec subtilité.

Sa mise en scène fut généralement saluée par la presse, en dépit de quelques critiques qui lui reprochèrent un certain académisme. Ici encore, il montre son intérêt pour l'association de domaines artistiques différents.